

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'homme qui écoutait les autres

Hugues Corriveau

Number 99, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37506ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (2000). L'homme qui écoutait les autres. *Lettres québécoises*, (99), 6-7.

Mondialisation...

bataille et de tout mettre en œuvre pour qu'elle soit lue dans les lieux publics et en plusieurs langues. Cela est exceptionnel et digne de mention.

À Montréal, on a pris un certain temps avant de réagir pour ce qui est de la littérature, mais le succès considérable, l'an passé et cette année, du Festival Métropolis bleue en a surpris plusieurs au point que l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) s'est sentie obligée de se surpasser avec son Festival mondial de la littérature. Là aussi, on est ouvert aux autres langues et plus particulièrement aux langues latines (l'espagnol et le portugais) pour la simple raison qu'un nombre important de Latinos ont immigré au Québec, à Montréal surtout.

Quand on y réfléchit un tant soit peu, il est clair que ces festivals sont l'expression d'une nouvelle réalité. Toutes les grandes capitales ont été traversées, depuis quelques décennies, par des flux migratoires massifs, au point que certaines villes en sont devenues méconnaissables (le cas de Marseille est souvent cité en exemple). L'homogénéité culturelle des grandes capitales a été durement touchée. En fait, elle n'existe plus sinon dans l'esprit des passésistes qui rêvent d'une société monolithique, construite et maintenue envers et contre tous.

L'apport culturel des nouveaux citoyens du monde — en général beaucoup plus instruits que ceux qui sont venus au début du xx^e siècle —, est incontestable. Ces nouveaux citoyens ont des choses à dire et il est juste qu'on leur cède la parole ou qu'on leur donne la chance d'entendre les propos des plus illustres de leurs représentants.

Si le Québec s'est ouvert au monde, c'est sans doute parce qu'il a conquis une relative autonomie linguistique et qu'il se sait dorénavant le maître de jeu sur son propre terrain. Récemment, je déjeunais avec un groupe de gens précisément pour discuter de l'avenir d'un des festivals dont je viens de parler. Nous étions cinq : deux francophones et trois anglophones. La conversation s'est déroulée entièrement en français, chose qui aurait été totalement impensable il y a vingt ans, les anglophones du Québec étant tout simplement incapables de tenir la moindre conversation en français. Cela m'a convaincu qu'il est infiniment plus facile de s'ouvrir au monde quand on se sent sûr de soi et porteur de solides valeurs culturelles. En somme, être fier de sa culture est sans doute la meilleure voie pour être à l'écoute de celle de l'Autre.

Quoi qu'il en soit, je crois que tous ces festivals qui pullulent à travers le Québec sont à la fois l'expression de notre assurance culturelle et une réponse spontanée à un mouvement, celui de la mondialisation, qui ne pourra pas tuer dans l'œuf le droit d'expression et la nécessité de partager des richesses culturelles propres aux petits peuples dans la joie et un sens de l'échange qui n'a rien à voir avec la voracité des multinationales dont le seul but est celui de profit à tout prix.

Puisse ces manifestations d'ouverture sur le monde continuer de s'imposer dans notre société et faire la preuve qu'il n'y a pas que l'accumulation du capital qui compte en ce début du XXI^e siècle.

Le directeur,
André Vanasse



H O M M A G E

L'homme qui écoutait les autres

Mon âme la plus profonde me redonne un lieu d'une couleur unique, doux comme une eau ensoleillée, amer comme le jaune pur d'une racine.

Joseph Bonenfant

HÂTIF, LE PRINTEMPS EST POURTANT paresseux cette année. Dernière semaine d'avril, et voici que Joseph Bonenfant laisse sa place vide, quitte le pays imaginaire avec son habituelle discrétion. La dernière fois que j'ai vu Joseph, il s'appuyait sur une canne et n'avait plus de cheveux. Le crâne nu, il était d'une beauté à couper le souffle. Car à ce moment-là, comme s'il avait déjà commencé à laisser aller un peu de lui-même, une espèce de sagesse, un sourire profond émanait de sa personne. Nous nous sommes embrassés avec cette émotion qui nous était coutumière, avec cette énergie sourde qui venait du personnage si bon qu'il était. Parce que Joseph aimait. Voilà peut-être le maître mot qui tient la route quand je pense à lui, à sa présence d'une si totale générosité. Car il fut mon patron de thèse de doctorat au moment de l'écriture des *Chevaux de Malaparte* et d'*Écrire un roman*, comme il le fut pour nombre d'écrivains du Québec. Le plaisir qu'il avait à nous parler de notre travail, à nous accompagner tout au long de cet exercice universitaire, nous seuls en connaissions la valeur intrinsèque, lui qui parlait avec cette douceur dans le propos, avec cette manière si tendre

d'approcher le sens. Il fut un personnage immense pour moi, comme pour beaucoup d'autres ; il fut de ces hommes essentiels qui passent comme par miracle au milieu d'une génération d'écrivains et d'écrivaines, à la fois objet d'une admiration qu'il savait seul susciter et source d'une énergie qu'il savait seul transmettre afin que meilleurs toujours nous soyons.

Dans le dernier texte que je connais de lui, « Saveurs et couleurs », publié dans le collectif *Pierres et lierres* par GGC Éditions, il écrit :

Je me souviens de l'extraordinaire lumière qui ruisselait sur la maison de Christophe Colomb à Gênes, à travers un rideau de lierre.

Cette lumière d'avant toutes les Amériques brille toujours, telle une enfance, tel un défi au temps, telle une préférence pour les matières dures et les végétations passagères.

Les pierres centenaires se gorgeaient d'une lumière tamisée par de fragiles feuilles d'un vert intense, drues comme une herbe qui monte vers le toit, vers le ciel.

Un si lumineux mariage de l'éternel et de l'éphémère fait penser à la profonde durée de la mémoire de mon enfance grimpanche, à la fragile durée du reste de ma vie.

Cette « fragile durée » a trouvé son terme et son lieu. Critique, essayiste, poète et romancier, Joseph Bonenfant laisse derrière lui des œuvres qu'on aura aimées, dont on lui aura parlé avec allégresse. Je retiens surtout son roman *Repère*, son recueil *Grandes aires*, sa correspondance avec Andrea Moorhead, *Entre nous, la neige : correspondance québecaméricaine*, et d'autres livres encore dont est jalonnée cette présence au monde et à la littérature. Rappelons également son essai remarquable *Passions du poétique* paru, en 1992, à l'Hexagone. Qui l'a connu se souviendra longtemps de la passion qu'il avait toujours pour son Saint-Narcisse où il est né, pour ces lieux de paix et d'âme, lui qui avait la foi, qui en parlait sans gêne aucune, dans une attente d'un ailleurs fascinant.

Bref, je dis salut à un homme de cœur, à un homme de lettres passionné, à ce sourire qui faisait de lui, au delà des distances, un être d'amitié et d'attachement.

Hugues Corriveau



Janou Saint-Denis :
au cœur même de la liberté

LA PLACE AUX POÈTES, CONTRE TOUTE HABITUDE, n'était rien d'autre qu'une habitude de liberté. Désormais, ce lieu de poésie fait partie intégrante de l'histoire culturelle et littéraire de Montréal. Ils ont été nombreux, des centaines, plus d'un millier peut-être, ceux et celles qui sont nés de ce lieu libre de la parole créatrice. « Chacun, disait

Janou, a le droit d'aimer le poète de son choix. » Poètes d'ici et d'ailleurs, connus, méconnus et inconnus, publiés ou pas, s'y rencontraient grâce au réel imaginé des mots et des sons que Janou animait avec un vacarme fou de passion, de joie et de persévérance. Ces heures de poésie à cœur béant s'ouvraient sur la foi en la relève : « Oser donner naissance, écrit-elle dans *Hold-up mental*, à de fringuants bourgeons. » Ce qu'elle a fait toute sa vie.

Pour Janou, sous un angle plus personnel, Place aux poètes faisait l'unité de sa parole publique qui conjugait oralité et écriture. Elle a exploré diverses voies : radio, télévision, cinéma, théâtre, récitals de poésie, performances. Ce n'est pas elle qui est devenue anormale, dit-elle dans *La roue du feu secret*, c'est la société. « Vous méprisez l'artiste, ajoute-t-elle, par peur de transparence. » Chez Janou, la franchise vivait du côté du cœur. S'étant toujours comportée comme une artiste — sa première nature pourrait-on dire —, cette anarchiste de la paix, comme elle se désignait, vivait sans avis. Frondeuse, elle était de la race forte des poètes, fonçant, tête baissée, dans la mesquinerie des médiocres de ce monde. « Je suis de longue haleine », disait-elle encore. Son œuvre littéraire, à la manière de Miron, c'est aussi sa parole publique qu'elle a su tenir vivante et généreuse tel un acte de célébration de la liberté elle-même.

Irrécupérable Janou ! Jusqu'à la fin, du « fond de sa clarté solitaire », il y a sa poésie — cela il ne faut pas l'oublier —, trop peu connue. Le poème, pour reprendre sa propre image, c'est le « copain de danger » qui se refuse à toutes les soumissions. Son œuvre poétique se reconnaît à son « refus de renoncer », à cette prose jamais isolée de l'humain. Poèmes vivants et déplacés comme elle les présente dans *Hold-up mental*. Dans ses *Carnets de l'audace*, elle hisse le lyrisme et le social au bout de son cri. Dans *La roue du feu secret*, elle signale les intempéries du temps présent pour sortir de l'atmosphère des tabous et des interdits. Sa poésie, soumise à l'expérience de la solidarité, est faite d'une vérité aussi intime qu'universelle.

Son engagement est resté absolu envers la poésie, envers les humains comme envers ses propres enfants qu'elle a aimés « dans l'ardeur jamais trahie ». Il lui a fallu la poésie pour passer outre à l'absurdité de l'existence. Les mots l'ont sauvée du déarroi. Heureusement, écrit-elle encore, « c'est dans le fou rire que la vie bouge ». Enfin, se redire Artaud, ainsi qu'elle l'écrit dans *La roue du feu secret* : « Nul n'a jamais été seul pour naître, nul non plus n'est seul pour mourir. »

Salut à toi, Janou Saint-Denis. Ton chapeau porté comme un salut éternel. Salut à toi, la sorcière, l'inoubliable, l'effervescente. Je cite de nouveau *La roue du feu secret* pour mieux parler de toi : « C'est en nous que se nourrit le désespoir de la fragilité qui nous étreint lorsque quelqu'un meurt. » Ta poésie animante, Janou, nous laisse en héritage « sa valeur d'aimer ».

En attendant, Janou, va vers cette autre poésie qu'est l'éternité. Ne te gêne pas si besoin est de brasser la cage, Dieu aussi a besoin de poésie.

Bruno Roy

Une nouvelle passionnée

Sylvaine Tremblay aura passé cinq ans au collectif de rédaction d'XYZ. *La revue de la nouvelle* et elle aura laissé sa marque.

ELLE S'EST JOINTE AU COLLECTIF DE RÉDACTION D'XYZ. *La revue de la nouvelle* à l'automne de 1994. En plus de participer à plusieurs numéros en tant que nouvelle, elle a codirigé deux numéros thématiques : « Taches » en collaboration avec Bertrand Bergeron (n° 48, hiver 1996) et « Bals » en collaboration avec Gaëtan Brulotte (n° 58, été 1999). Elle nous a quittés pour son dernier voyage juste avant la parution du plus récent numéro, « Nouvelles d'une page » (n° 61, printemps 2000).

Son absence fut remarquée dans ce numéro et elle le sera davantage dans les livraisons à venir.

Elle est l'auteure d'un recueil de nouvelles, *Nécessaires* (1992), fort bien accueilli par la critique et publié aux Éditions de l'instant même. Elle avait en préparation un autre recueil qui devrait paraître bientôt, *Couloirs*.

Le collectif de rédaction désire exprimer ses condoléances à toute la famille et aux amis.

gaëtan lévesque